

L'EPOQUE.

II.

ANARCHIE MORALE.

De la religion l'antique forteresse
Voit un flot d'ennemis qui la cerne et la presse ;
Tout s'anime au combat, assiégés, assiégeants,
Et chacun à bien faire encourage ses gens.
Or, à moins d'être un lâche, un pauvre sire, un pleutre,
Dans un pareil conflit nul ne peut rester neutre,
Et quiconque a du cœur doit, dans les arsenaux,
Bien vite prendre une arme et voler aux créneaux.
C'est le devoir de tous : heureux si l'on empêche
L'assaillant furieux d'escalader la brèche !

Eh ! quand le monde eut-il plus besoin d'étançons ?
Chaque jour, des milliers de grotesques Samsons,
Loin de les redouter, appelant les désastres,
De l'ordre social ébranlent les pilastres,
Ce siècle forcené qui veut tout démolir,
En avançant en âge, a l'air de s'affolir ;
Il n'a jamais assez de gravas, de décombres,
Sa fureur idiote éclate en rires sombres,
Quand, à coups redoublés, l'esprit contemporain,
Comme un bétier pesant à la tête d'airain,
Contre tout édifice encor debout se rue.
Des morceaux de débris au loin frappent la vue.
Mais ceux qui vont rêvant des bâtiments nouveaux
Me font encor plus peur, tant ces fiévreux cerveaux
Se perdent gravement en combinaisons folles
Et d'un air convaincu proposent leurs symboles.
C'est pour qui réfléchit un spectacle attristant
Que l'esprit novateur qu'on préconise tant ;
Que ces hallucinés, ces fondateurs de sectes,
Des univers futurs étrangers architectes,
Et leur ton d'inspirés, leurs livres sibyllins,
Leurs tracés d'avenir, d'outrecuidance pleins.
Prescrire au genre humain et son but et sa route,
Changer à fond les mœurs, les lois, rien ne nous coûte.
Cultes, gouvernements, famille, hérédité,
Nous bouleverserons tout avec tranquillité.
Les sages sont troublés et d'épouvante blêmes,
Quand il faut agiter ces périlleux problèmes.
Les esprits transcendants que Dieu charge parfois
De venir aux mortels interpréter ses lois,
Les grands fronts des penseurs tout blanchis par l'étude,
N'abordent ces sujets qu'avec inquiétude ;
Un de Maistre, un Bonald n'y touchent qu'en tremblant :
Mais nous, d'un pied léger, sur ce terrain brûlant
Nous nous aventurons. Il n'est mouche du coche
Qui d'un monde nouveau n'ait le plan dans sa poche.
Des troupes de blancs-becs, de gamins, d'étourneaux,
Les moindres rédacteurs des petits journaux,
De la société reconstruiront les bases,
Et nous ne manquons pas de beaux faiseurs de phrases,
Qui, pour avoir en classe appris le rudiment,
De ces hauts intérêts décident hardiment.
Rien de bien, rien de mal : tout a changé de face,
Et du faux et du vrai la limite s'efface.
Chaque utopiste dit : Mes plans sont les seuls bons.
Craignez ceux du voisin ; quant aux miens, j'en réponds.
Il n'exista jamais telle cacophonie,
Et le grand mot de tous, c'est qu'ils ont du génie.
La premier échappé des Petites-Maisons
Vous déduit ses projets, vous conte ses raisons.
Si c'est là du génie, oh ! la drogue funeste !
Du génie ! oui, je le sais, nous en avons de reste ;
Il abonde à ce point qu'il en est importun.

Nous ferions bien d'y joindre un peu de sens commun.
C'est avec du bon sens qu'on dirige et qu'on fonde :
Le bon sens, voyez-vous, c'est l'arc-boutant du monde.
Je m'en contenterais. Arrière ces messieurs
Qui, de l'humanité sauveurs officieux,
Couchent sur le papier les produits lunatiques
De méditations plus ou moins poétiques,
Et qui communément n'ont pas même inventé
Ce que dans leurs écrits on a surtout vanté,
Ils vous dressent les plans les plus insoutenables :
Les raisonneurs souvent sont si peu raisonnables !
On croirait, à les voir dans l'agitation,
Que rien ne peut marcher sans leur permission.
Eux seuls sauraient guider le char humanitaire ;
Ils ont dans leur tiroir le bonheur de la terre ;
Ils rappellent ce monde à son état normal,
Zest ! et d'un trait de plume ils suppriment le mal.
C'est commode et tôt fait. Puis, l'avenir est large ;
En s'y plaçant, on a du champ et de la marge.
Veuille Dieu seulement que ce pauvre avenir
Pour qui nous travaillons ait lieu de nous bénir !
L'erreur que nous semons donnera pour récolte
A nos petits-neveux la guerre et la révolte.
Ne plaisantons pas trop de tant de sots romans :
Ces farces ont parfois de tristes dénouements.

O honte ! ô déraison ! savante barbarie,
Pire que la première et de poisons nourrie,
Qui ne sait enfanter, malgré son désaveu,
Que systèmes visant à destituer Dieu !
Un reste d'habitude et de pudeur peut-être
Prononce encor son nom comme celui du maître :
Mais nos réformateurs au fond n'en veulent plus,
Et de leur monde il est logiquement exclus.
Nous progressons beaucoup. Point de rêveur inepte
Qui parmi d'autres sots ne trouve maint adepte ;
Car, observez ceci, dès qu'on flatte son goût,
Qu'on abonde en son sens, l'incrédule croit tout ;
Le sceptique à l'instant met de côté son doute
Et devient plus mouton que le mouton qui broute.
Cette badauderie est un vice du temps,
Et nous fait sous les pieds germer les charlatans.

Ici, c'est un autel tout neuf, dont le pontife,
Comme vous, comme moi, se costume et s'attife.
Le digne homme a compris qu'il devait se vêtir
Ainsi, vu le besoin qui se faisait sentir
D'un prêtre qui vaquât au sacré ministère
En simple redingote à la propriétaire.

Plus loin, c'est un monsieur qui, fureteur zélé,
Du paradis terrestre a retrouvé la clé,
Rien de moins, qui, plaignant nos maux, nous gratifie
D'un secret pour passer joyeusement la vie.
En suivant sa méthode, on est sûr d'être heureux :
Il la livre au public. C'est grand ; c'est généreux.
Donc, nous installerons une humanité neuve.
Voyez le prospectus, à défaut d'autre preuve.
Quiconque en souscrivant désire s'enrichir
Peut faire par écrit sa demande (affranchir.)

Qu'on me trouve une idée absurde, monstrueuse,
Qui ne soit, pour beaucoup, solide ou spécieuse.
Certains réformateurs (car tout est toléré,
Catholicisme à part, en notre âge éclairé,
Plaident éloquentement pour la polygamie,
La prostitution, ou telle autre infamie,